

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

Journal des Familles

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Bureau et atelier :
8—RUE BONSECOURS—8
MONTREAL

SOMMAIRE — Feuilletons : LA FORET DE BONDY : LE CRIME ET SON CHATIMENT ; Nouvelle : UN HEROIS ; Poésie : LES SABOTS, conte de Noël, par Paul Arène ; Hygiène pratique ; Jeux et divertissements ; Le parfait cordon bleu ; Recette familière ; L'esprit de tout le monde ; Musique : Pourquoi ?

ABONNEMENTS :

Un an.....\$1.50 c.
Six mois..... 75 c.
Quatre mois..... 50 c.
Deux mois..... 25 c.
Strictement payables d'avance.



NOS FEUILLETONS

LA FORET DE BONDY.

La sinistre réputation de la forêt de Bondy, en France, s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Elle a son histoire sanglante et ses terribles légendes. Son nom est resté le synonyme de tout lieu où l'on pille, où l'on vole, où l'on égorge. Les hauts fourrés inspiraient jadis la plus grande terreur, et l'on faisait son testament lorsqu'on devait la traverser. L'auteur du chef-d'œuvre de littérature dont nous commençons aujourd'hui la publication, a condensé, dans un drame rapide et plein de faits émouvants, la lugubre série de faits et de crimes mystérieux accomplis à l'ombre des hautes futaies de la trop célèbre forêt. Mais à côté des fameux bandits qui infectaient le nord de Paris, l'auteur a montré les grands justiciers, les révoltés qui organisaient dans les grands bois des bandes

vangeresses contre les exactions, les cruautés des nobles et des gens du roi. Faits étranges, types variés, côtoyant l'atroce et le grandiose, personnages bouffons, tuant avec le rire sur les lèvres, amour, orgies, danses au milieu du butin, autour des cadavres, tel est le tableau effroyant de vérité que présente ce roman.

LE CRIME ET SON CHATIMENT.

Tel est le titre d'un roman dont nous commençons la publication dans ce numéro, lequel n'est pas moins intéressant que la FORET DE BONDY. Rien n'est plus émouvant que les scènes qui se passent dans le cours de ce récit : c'est la vie réelle dans ce qu'elle a de plus pénible. Chaque page est un tableau saisissant où il est montré avec beaucoup de talent que quelques inexpériences de jeunesse traînent infailliblement à leur suite le remord et la honte, qui empoisonnent pour toujours l'existence d'une personne.

AU PUBLIC

Nous offrons au public ce journal littéraire et illustré, qui est le seul journal français de ce genre en Amérique, avec le ferme espoir qu'il sera bien accueilli par tous ceux qui aiment à recevoir une publication utile et intéressante.

Nous apporterons l'attention la plus sérieuse dans le choix de la littérature que nous nous proposons de publier.

Le JOURNAL DES FAMILLES paraîtra hebdomadairement et chaque numéro contiendra 1 page de gravure, 14 pages de texte et 1 page de musique : en tout 16 pages ; ce qui formera, à la fin de chaque année, un magnifique volume de 832 pages.

L'abonnement par an est de \$1.50, pour six mois 75 centins, pour deux mois 25 centins, et est aussi strictement payable d'avance. Nous tiendrons à cette règle, car nous avons cru qu'il valait mieux, en mettant le prix de l'abonnement à la portée de toutes les bourses, prendre la ferme résolution de ne pas faire de crédit. On comprendra qu'en donnant pour \$1.50 centins par année un journal tel que celui-ci, il nous est impossible d'ouvrir des livres de compte et de payer des collecteurs, ce qui nous exposerait à perdre beaucoup de souscriptions, comme cela est arrivé malheureusement à un grand nombre de journaux qui ont été forcés d'abandonner leur publication. Chaque souscripteur devra donc payer, en s'abonnant, le prix de l'abonnement pour un an ou pour six mois ou même pour deux mois.

En offrant un journal de ce genre à un prix aussi minime, il nous est permis de compter sur la bonne volonté du public et de croire que personne ne nous refusera la faveur d'une souscription.

La bagatelle de TROIS CENTINS par semaine, voilà ce que coûtera à chacun l'encouragement que nous demandons en offrant, nous-même, en retour une publication d'un si grand intérêt.

Nous adressons le JOURNAL DES FAMILLES à un grand nombre d'amis et de personnes qui nous sont étrangères, espérant que tous voudront bien répondre à notre appel.

D'ici à quelque temps nous expédierons à titre d'essai, notre journal à toutes les personnes que nous croirons désireuses de le recevoir.

Ceux à qui nous adressons notre journal, s'ils désirent s'y abonner, voudront bien nous faire parvenir, d'ici à quelques jours, le prix de leur abonnement, ou, s'ils ne veulent pas y souscrire, nous renvoyer le journal, sinon nous les considérerons comme abonnés.

Sur réception de 25 centins nous enverrons notre journal durant deux mois à toute personne qui désirera en faire l'essai. Nous offrons cet avantage afin de donner plus de facilité aux gens qui voudraient y souscrire sans payer un an d'avance.

AVIS IMPORTANTS

On demande des agents dans chaque paroisse pour prendre des abonnements au JOURNAL DES FAMILLES. Nous donnerons une commission de 20 pour 100.

On demande aussi des agents pour la vente au numéro.

Toute personne qui nous fera parvenir le montant de cinq abonnements pour un an au JOURNAL DES FAMILLES ou pour \$8.00 d'abonnements, soit pour deux mois ou plus, aura droit à une année d'abonnement, ou, si on le préfère, nous allouerons la commission donnée aux agents.

La Forêt de Bondy

GRAND ROMAN HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

A travers bois.

La forêt de Bondy, située, comme on sait, au nord de Paris, entre la route nationale de Metz et celle de Strasbourg, et qui couvre une superficie de 2,000 hectares, était bien plus vaste au XVIIe siècle.

Elle confinait à la forêt de Rouvray, voisine elle-même du bois de Boulogne.

Traversée aujourd'hui par deux chemins de fer, une grande route et une multitude de chemins parfaitement entretenus, elle offre des promenades charmantes et de délicieux buts d'excursion. Elle est environnée de gracieux villages dont les noms sont populaires, et ses alentours sont couverts de belles villas. Mais, avant d'être conquise à la civilisation, elle fut longtemps un coupe-gorge.

Pendant des siècles elle s'étendit sur un espace de deux lieues de large et trois lieues de long, et villages, châteaux, abbayes situés sur sa lisière et jusque dans son sein, multiplièrent les communications sans pouvoir assurer la sécurité. Elle resta une embuscade entre Paris et la Champagne, un lieu de refuge et de guet-apens pour tous les bandits de la contrée.

L'histoire ne dit pas que les châtelains exerçassent, comme la plupart des seigneurs de province, le métier de coupeurs de routes, mais elle nous donne à supposer qu'ils ne perdaient rien à le laisser exercer par une multitude de misérables qui n'avaient ou ne voulaient avoir d'autres moyens d'existence.

La répression vint de Paris.

Les châtelains toléraient le brigandage, les religieux des abbayes, comme naguère encore en Espagne, l'absolvaient, et tout le monde, depuis les bords fangeux de l'Ourcq, jusqu'aux coteaux de Rosny, depuis Bondy jusqu'à Chelles, en vivait.

Les villages étaient prospères, les châteaux superbes, les abbayes opulentes. Parmi les localités bien connues, qui aujourd'hui attirent en foule les Parisiens pendant la belle saison, et qui, jadis, étaient sur le domaine des voleurs, nous citerons, au nord : Aulnay, Sevran, Stains, Bois-le-Vicomte ; à l'est, Vaujours, Chelles, Gagny, Pomponne, de joyeuse mémoire ; plus bas, vers le sud, Villemonble, Rosny, Bondy ; à l'ouest, et dans le sein même de la forêt, le Raincy, Clichy, Livry, Montfermeil, que Paul de Kock a rendu célèbre.

Une foule d'aventuriers, de malandrins, de soudards mis à la réforme, de truands forcés de fuir Paris, de criminels contumaces, trouvaient un sûr asile dans les sombres futaies de la forêt de Bondy.

Les arrestations y étaient si nombreuses et les assassinats si fréquents, que nul n'osait traverser la forêt sans faire son testament.

Cela n'empêchait pas de voir s'élever sur son territoire de magnifiques maisons de plaisance. Malgré

l'horreur du lieu, malgré la sinistre réputation qui l'enveloppait, riches financiers, joyeux abbés, grands poètes, célèbres écrivains, y avaient élu leur domicile champêtre : Mme de Sévigné, Mme de Grignan, Saint-Pavin, que Boileau a immortalisé dans ses satires, Fiévée, l'homme le plus poli de son siècle, le poète égrillard Vergier, et la belle Mme d'Hervart, et la jolie Mlle de Beaulieu, deux amours de La Fontaine, qui faillit en perdre la raison.

Par une belle soirée du mois de mai 1659, un homme d'une trentaine d'années quittait la propriété de Bois-le-Vicomte et se dirigeait vers Paris. Il montait un bidet assez alerte, mais qui, n'étant pas guidé, en prenait à son aise. Vêtu d'habits de couleur sombre, comme un homme de loi, on l'eût pris pour quelque avocat au Parlement, si son œil doux et profond, l'expression sérieuse de ses traits n'eussent révélé l'écrivain ou le penseur ; c'était un poète, un grand poète, notre immortel fabuliste, Jean de La Fontaine.

Jean de La Fontaine s'était pris d'un amour aussi platonique que profond pour la belle madame d'Hervart.

Il allait absorbé par sa passion, ne songeant ni à son chemin, ni à sa monture, machonnant des vers qu'il improvisait pour la *Belle Sylvie* ! Le bidet qui n'était pas dirigé allait à l'aventure, enfilant capricieusement les sentiers de la forêt, sans se préoccuper s'il se rapprochait ou s'il s'éloignait de Paris.

Quelquefois les allées que prenait la monture étaient aussi étroites qu'une coulée, à tel point que, heurtant des jambes les arbres qui bordaient le chemin, le cavalier distrait faillit plus d'une fois être désarçonné.

Mais réveillé en sursaut de son rêve amoureux, il s'y replongeait bien vite et son cheval reprenait sa marche errante.

A dix heures du soir, comme sa chanson à Sylvie était terminée, il retomba un peu de son empyrée dans la réalité et regarda autour de lui.

La nuit était profonde ; on entendait qu'un bruit étrange qui troublait les profondeurs des bois et ce long murmure qui court à travers les masses de verdure agitées comme des vagues sonores.

Que faire ? que devenir ? Comment se diriger à travers ces ténébres ?

Comme les poètes du XVII^e siècle abusent volontiers de la mythologie, il eut un moment l'idée d'adresser une invocation à Phœbé, la déesse protectrice des voyageurs. Mais la blanche divinité des nuits courait sans doute au loin, sous les traits de Diane, après quelque volage Endymion, car elle ne montra pas même un petit bout de son croissant.

La Fontaine qui dans ces taillis, à travers la futaie, avait vingt fois accroché ses habits aux branches d'arbres et failli perdre son chapeau, redoutant de se voir, comme Absalon, suspendu par sa perruque, se décida à descendre de cheval et à marcher en tâtonnant à travers l'inextricable dédale de la forêt.

Malgré l'affreuse réputation du lieu où il se trouvait égaré, La Fontaine n'avait pas peur.

Il avait ce naïf courage qui résulte de l'inconscience du danger.

Son cœur et son esprit envahis par le souvenir de

l'image de Mme d'Hervart, n'avaient pas de place pour d'autres préoccupations. Il ne maugréait même pas contre son accident, et il avançait, résigné et silencieux, à travers les fourrés.

Il y avait pourtant autour de lui de singuliers bruits et des mouvements étranges. Il se produisait sur son passage des froissements de feuilles et de branches, qui n'étaient causés ni par lui, ni par son cheval.

C'était sans doute quelques animaux sauvages qui s'enfuyaient à son approche. Pourtant, s'il avait eu l'oreille attentive, il aurait remarqué que ces bruissements n'avaient ni la rapidité ni la trépidation d'une fuite.

La nuit était trop sombre pour que notre amoureux pût s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui.

Cependant la lueur sidérale du ciel laissait pénétrer assez de jour pour qu'on pût, si l'on n'était absorbé, entrevoir des ombres s'agiter autour des arbres.

Mais comme nous avons affaire à un poète, dont l'esprit et l'imagination étaient remplies de gracieuses créations de la mythologie grecque et latine, notre voyageur eût supposé qu'il se trouvait entouré de Faunes et de Sylvains.

Il venait précisément, tout en s'égarant dans la forêt, de terminer une pastorale amoureuse, inspirée de l'antiquité, dans laquelle Lycidas, c'est-à-dire lui-même, chantait la beauté de Sylvie, la charmante hôtesse de Bois-le-Vicomte.

Le cheval du poète n'avait pas la même placidité ; car plus d'une fois il s'arrêta tout à coup en faisant un brusque écart, comme effrayé par une apparition subite.

Les hôtes de la forêt auraient pu d'autant mieux confirmer La Fontaine dans sa poétique supposition, qu'ils se montrèrent cette nuit-là, pour des causes secrètes, fort paisibles et fort discrets, car ils laissèrent passer le voyageur attardé et mentirent à leur terrible réputation.

A force de marcher, après avoir parcouru maint sentier et avoir, sans s'en douter, pénétré plus avant dans la profondeur du bois, il vit briller au lointain, à travers les arbres, une vive lumière.

Il se dirigea vers ce phare de salut avec toute la rapidité que lui permit l'entrelacement des arbres.

Il approchait du but et se croyait sauvé, lorsque son cheval fit entendre un long hennissement, et la lumière, un instant apparue, s'éteignit.

Cette fois le voyageur eut un mouvement très vif de désappointement et de mauvaise humeur.

Il allait maudire les fâcheuses distractions qui l'avaient conduit si loin de la route de Paris, lorsqu'une sorte de hurlement lointain le fit tressaillir.

Sa situation lui paraissait maintenant fort désagréable, dangereuse même. Cependant il vit la lumière qui l'avait guidé se rallumer tout à coup.

Un peu remis de son trouble, un peu rassuré, il reprit sa marche vers le point lumineux.

Bientôt il arriva auprès d'une cabane perdue au plus profond des fourrés.

C'était une grossière construction rustique, percée d'une seule porte et d'une seule fenêtre aux volets mal joints.

La Fontaine s'approcha de ce logis délabré et appliqua un œil curieux aux fentes du volet.

Il retint une exclamation d'effarement et de terreur et se recula vivement comme pour fuir.

Mais deux individus venaient de le saisir brusquement par le bras.

Le poète voulut faire un bond pour se dégager, mais il fut maintenu par des poignets de fer.

—Pas un mouvement ou tu es mort ! dit une voix rude.

—Mon ami, dit La Fontaine, à qui le flegme était revenu, ne serrez pas si fort, vous savez bien qu'il m'est impossible de m'échapper.

—Taisez-vous, commanda un des inconnus, pas un mot.

—Qu'allez-vous faire de moi ?

—Que t'importe !

—Mais il me semble que je suis intéressé à le savoir.

—Tu le sauras assez tôt.

—Me tuer ?... vous feriez là une bien mauvaise affaire. Un poète n'est pas riche.

—Les chefs en décideront ; et maintenant, silence.

On avait entraîné le malheureux fabuliste devant la porte de la cabane qui s'ouvrit et laissa passer un flot de lumière.

La Fontaine jeta à l'intérieur un rapide regard et ses yeux manifestèrent la plus vive épouvante. En effet la scène qui s'offrait ainsi brusquement à sa vue était bien faite pour le glacer d'effroi.

L'intérieur de la cabane présentait une assez grande pièce, aux murs nus et lézardés. Pour tout meubles des bancs grossiers, au milieu, une lourde table formée de planches à peine équarries et clouées sur des pieds enfoncés en terre.

Sur cette table, autour de laquelle se tenaient debout quatre personnages masqués, était étendu un objet dont a vue avait éveillé les terreurs du poète.

Cet objet, recouvert d'un simple manteau noir, révélait sous ses plis la forme d'un corps humain.

Sur ce manteau était attaché un insigne bizarre : c'étaient deux pieds nus posés sur les cornes d'un croissant, avec cette devise : *Missus a Deo*.

Les quatre personnages qui entouraient la table, immobiles et sombres, avaient réellement un aspect formidable. C'étaient des hommes de haute taille, aux larges épaules, aux bras musculeux. Leurs masques, trop étroits pour couvrir entièrement leurs visages, laissaient entrevoir des traits rudes et énergiques.

Un seul des quatre personnages offrait une physionomie moins terrible.

Sa stature était moins haute, ses formes plus sveltes et plus élégantes ; le bas du visage, qu'on pouvait voir, présentait des lignes plus pures et n'offrait aucune trace de barbe.

Il était, du reste, bien découpé, hardiment campé, et, quoique plus jeune et plus frêle en apparence, il avait une attitude d'autorité qui lui donnait l'air d'être le chef de ses compagnons.

La Fontaine fut poussé dans l'intérieur de la cabane.

—Qui es-tu ? que fais-tu à cette heure dans la forêt ?

lui demanda le plus petit de nos personnages, d'une voix ferme, mais qui n'avait rien de rude.

—Qui je suis ? Hélas ! vous allez être bien déçu pointé.

—Explique-toi.

—Un poète ; ça a plus de croûte que d'argent.

—Un poète ! fit notre jeune inconnu avec un mouvement.

—Mon Dieu ! oui. Quand on m'a arrêté, je venais de terminer une petite pastorale... Ah ! cruelle Sylvie !

—Peuh ! fit le jeune homme avec mépris. Quelque rimeur de ruelle, quelque flagorneur de nos tyrans.

—Ah ! monsieur, vous n'avez pas lu ma fable du *Loup et de l'Agneau*.

—La Fontaine ! Vous seriez La Fontaine ? exclama le jeune chef dont le visage s'éclaira d'un vif sentiment de curiosité.

—Hélas ! oui.

—Je prends cet homme sous ma protection. Rappelez-vous que c'est avec ses chants enflammés que mon père, général de l'armée de souffrance, soulevait les paysans et les lançait contre les oppresseurs.

—Mais s'il nous trahit ? murmura l'un des hommes masqués.

Le jeune homme, d'un geste rapide, releva le drap qui couvrait sur la table l'objet de forme étrange dont nous avons parlé.

La Fontaine recula et eut un mouvement d'horreur. Sous le manteau était un cadavre.

Etendant la main sur ce corps inanimé et frappé d'un poignard qui était resté dans la plaie :

—Sur ta vie, sur ton âme, jure de ne rien révéler de ce que tu as vu ici ! commanda le jeune homme masqué.

—Je le jure ! balbutia le poète éperdu.

CHAPITRE II

Le gouffre de Fourjoyeuse.

Au centre d'un triangle formé par Montfermeil, Livry et Villeparisis, se trouve une délicieuse vallée, dont une des déclivités est occupée par le joli village de Vaujours. Au XVII^e siècle, c'était un hameau.

Vaujours, en latin *Vallis Jocosa*, Vallée agréable. Le célèbre Amyot en avait acheté le château et la seigneurie en 1583, et c'est là qu'il traduisit Plutarque.

Le village avait une misérable auberge, où s'arrêtaient les piétons et les rouliers qui ne voulaient pas traverser la forêt pendant la nuit.

Vers minuit, tout dormait depuis longtemps dans ce pauvre logis, lorsque le patron fut subitement réveillé par un coup violent frappé à la porte.

Maître Gouju, l'aubergiste en question, tressauta dans son lit, ouvrit deux yeux effarés, tendit l'oreille et écouta, mais ne répondit pas à ce nocturne appel.

—Qui peut venir à cette heure ? murmura-t-il. Un voyageur ? ce n'est pas probable, quelques malandrins ? Alors je n'ouvre pas.

Et il s'enfonça plus profondément dans ses draps.

Les coups frappés à la porte se répétèrent, mais cette fois d'une façon toute particulière.

—Les Nu-Pieds ! fit l'hôtelier en tressaillant.

Et il se jeta précipitamment à bas de son lit, enfila ses chaussures, mit promptement sa jaquette, courut à la fenêtre qu'il ouvrit prudemment et passa en dehors son chef surmonté du traditionnel bonnet de coton.

—C'est moi, maître Gouju, dit une voix, ouvrez. Je vous amène un voyageur égaré dans la forêt.

—Eh bien ! il a de la chance de vous avoir rencontré, celui-là, dit l'aubergiste.

Et il courut tirer les verrous de la porte d'entrée.

Il aperçut dans l'ombre, arrêtés devant l'auberge, deux individus d'aspect bien différent.

L'un était un grand gaillard, de formes athlétiques, couvert de vêtements sombres, le front ombragé d'un grand feutre à plumes noires et le visage recouvert d'un masque.

Comme Gouju, l'aubergiste, élevait à la hauteur de ses yeux, pour mieux voir, la lanterne dont il s'était muni, l'homme masqué fit une sorte de signe mystérieux.

L'aubergiste s'inclina.

Le second personnage était un cavalier que nous connaissons déjà.

C'était Jean de La Fontaine juché sur son bidet.

—Vous donnerez votre meilleur chambre à monsieur, dit l'homme au masque, tâchez de lui servir à souper. Et demain, à l'heure où il voudra partir, vous le mettez sur le chemin de Paris et le renseignerez de façon à ce qu'il ne puisse s'égarer ; sur ce, bonne nuit ; que dans une heure vos volets soient fermés et vos lumières éteintes.

Il y a donc du nouveau ? demanda tout bas l'hôtelier.

—Vous savez que le capitaine n'aime pas les curieux, répondit l'inconnu : muet et aveugle, voilà la consigne.

—C'est bon ; mais j'ai un petit vin des coteaux de Lagny, les nuits sont fraîches, un bon verre va vous regaillardir.

—Je n'ai besoin de rien, dit son interlocuteur en s'éloignant. Si vous avez une bonne bouteille, offrez-la à votre hôte.

Et il disparut sur ces derniers mots.

—C'est que nous l'aurions bue ensemble, insista Gouju, bien que l'inconnu, déjà loin, ne pût l'entendre. Ah ! mon Dieu, et ce voyageur que j'oublie.

Et l'hôte, en s'avancant, vit La Fontaine toujours perché sur son bidet.

—Entrez, monsieur, je vais mettre votre cheval à l'écurie.

La Fontaine mit lentement pied à terre. Les événements désastreux de cette nuit ne l'avaient nullement ému. La scène de la cabane dans la forêt ne lui avait laissé qu'une vague impression, tant était violent, tyrannique, absorbant le sentiment qu'il éprouvait pour la jolie Mme d'Hervart.

Maître Gouju conduisit notre poète dans une chambre nue, froide, étroite, plus que sommairement meublée.

Le lit se composait de trois planches posées sur deux tréteaux. Une maigre paillasse d'où s'échappait, par vingt déchirures, une paille délabrée ; un matelas épais de deux pouces ; un unique drap, plié en deux, d'un

gris sale et constellé de petites taches rougeâtres, traces sanglantes des batailles qu'avaient dû livrer les voyageurs pour dormir tranquilles ; une couverture dépeignée, véritable damier multicolore ; un escabeau boiteux ; au mur, une grossière image de Notre-Dame des Anges, voilà tout l'ameublement. Une petite tablette de bois blanc, fixée au mur, supportait un chandelier de fer où fumait une chandelle nauséabonde.

Il y avait loin certes du joli petit appartement que La Fontaine venait de quitter à Bois-le-Vicomte. Mais bah ! Il vivait dans le palais enchanté de l'amour. Les objets extérieurs passaient inaperçus. Il marchait dans un rêve étoilé.

Lorsque l'aubergiste l'eut laissé seul, il se promena un moment dans sa chambre, cherchant à se rappeler, non pas les événements auxquels il venait d'assister, mais la chanson qu'il avait composée pour sa belle hôtesse.

Il soupirait :

On languit, on meurt près de Sylvie ;
C'est un sort dont les rois sont jaloux,
Si les dieux pouvaient perdre la vie
Dans vos fers, ils mourraient comme nous.

Il allait entonner le deuxième couplet, lorsqu'un hurlement, semblable à celui qui avait précédé son aventure nocturne, troubla tout à coup le silence de la nuit.

Malgré ses préoccupations, l'amoureux poète tressaillit.

Mais comme le plus profond silence rétablit dans la vallée, il continua :

Soupirant pour un si doux martyr,
A Vénus, ils ne font plus la cour ;
Et Sylvie accroitra son empire,
Des autels de la mère d'Amour.

C'était, on le voit, d'un précieux exquis.

Et si madame d'Hervart avait pu en ce moment entendre le poète, elle eût été à la fois touchée et charmée.

Le printemps paraît moins jeune qu'elle,
D'un beau jour la naissance rit moins ;
Tous les yeux lui disent qu'elle est belle,
Tous les cœurs en servent de témoins.

N'est-ce pas que c'est Marivaux avant la lettre, puisque Marivaux n'est venu au monde qu'en 1688 ? L'auteur des *Jeux de l'Amour et du Hazard* dut s'inspirer plus tard de ce tour fin et délicat, pour ces pièces un peu maniérées.

Les hôtes de la forêt n'avaient pas sans doute pour l'œuvre sentimentale du poète une admiration bien sentie, car un second hurlement plus retentissant et plus rapproché que le premier, vint couper court à la déclamation animée à laquelle se livrait La Fontaine.

—C'est étrange ! dit-il, ces sons n'ont rien d'humain, la forêt n'a pourtant pas de loups. Les bandits font à ces hôtes incommodes une guerre aussi terrible que celle qu'ils font aux voyageurs.

Il écouta.

Puis, comme le bruit ne se renouvelait pas, il continua :

Ses refus sont si pleins de charmes,
Que l'on croit recevoir des faveurs ;
La douceur est celle de ses armes
Qui se rend plus fatale aux cœurs.

Ici le fabuliste poussa un profond soupir et porta la main à son cœur, comme si Cupidon venait de lui décocher une de ses flèches :

Tous les jours entrent à son service
Mille amours, suivis d'autant d'amants.
Chacun d'eux, content de son supplice,
Avec soin lui cache ses tourments.

Décidément, malgré le nombre de ses adorateurs, la vertu de Madame ne courait pas grand danger.

La Fontaine tira de sa poche un mouchoir de fine batiste ; il en avait besoin pour accentuer le couplet suivant :

Sa présence embellit nos bocages
Leurs ruisseaux sont enflés de mes pleurs
Trop heureux d'arroser des ombrages,
Où ses pas ont fait naître des fleurs.

L'amant-arrosoir ! On n'est pas plus ingénieux. Mais comme il n'avait autour de lui ni ruisseaux pour en grossir les eaux, ni bocage pour en arroser les arbres, le poète arrêta avec son mouchoir l'inondation de ses yeux.

Au fur et à mesure qu'il déclamaient, sa voix s'était élevée, au point que l'aubergiste se demanda ce que lamentait là-haut, dans sa chambre, le voyageur que lui avait amené l'homme masqué.

Il alla frapper à sa porte.

—Eh ! monsieur, qu'est-ce que vous avez ? Si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le sans bruit. Il ne ferait pas bon si l'on vous entendait du dehors. Soufflez votre chandelle et dormez, si vous pouvez. Dans tous les cas, je vous conseille de vous taire. Il y va peut-être de votre vie.

Arrêter un auteur en train de dire son œuvre !

L'aubergiste ne connaissait pas les poètes.

Aussi à peine avait-il regagné son lit que notre amoureux reprit, mais à voix basse cependant :

L'autre jour, assis sur l'herbe tendre,
Je chantais son beau nom dans ces lieux ;
Les Zéphirs, accourant pour l'entendre,
Le portaient aux oreilles des dieux.

Ce qu'apportèrent en ce moment les Zéphirs, ce fut un troisième et plus terrible hurlement qui retentit à quelques centaines de pas de l'auberge.

Cette fois le poète vit que c'était sérieux ; il éteignit sa chandelle et écouta.

Les pas de deux chevaux résonnèrent au bout du village, dans le silence de la nuit.

Il s'approcha discrètement de la fenêtre ; plusieurs carreaux manquaient ; il n'eut pas besoin de l'ouvrir pour regarder dans la rue.

Deux cavaliers passèrent devant l'auberge. L'un d'eux portait en croupe un paquet volumineux, recouvert d'un manteau noir.

La Fontaine frissonna. Il crut reconnaître, sous ces

funèbres plis, le cadavre sur lequel il avait juré, dans la cabane de la forêt.

Il demeura là pâle, anxieux, se creusant l'esprit pour savoir ce que ces deux hommes allaient faire de cette dépouille mortelle.

Au bout d'une demi-heure les deux cavaliers repassèrent.

Mais ils s'étaient déchargés de leur fardeau.

Il existe, dans les fonds de Vaujours, un gouffre auquel une nature inculte et sauvage donnait autrefois un aspect sinistre.

Toutes les eaux, tous les ruisseaux qui descendent des coteaux voisins viennent s'y perdre et s'y absorber.

Nos deux cavaliers s'étaient rendus au bord de ce gouffre, avaient détaché le cadavre qu'ils portaient en croupe d'un des chevaux, l'avaient lancé dans l'abîme où il avait disparu avec un bruit sourd, et en faisant produire à l'eau noirâtre qui l'avait englouti un long bouillonnement.

—Voilà notre première vengeance accomplie ! dit l'un des cavaliers, le plus petit et le plus jeune des quatre personnages que nous avons vus dans la cabane de la forêt de Bondy. L'œuvre commence à peine, reprit-il. C'est par milliers que les nôtres ont été pendus, roués, écartelés ! C'est par milliers que doivent périr nos bourreaux et leurs satellites. Malheur à celui des nôtres à qui le cœur faiblira. Il périra de la mort des traîtres.

—Décidément, avait dit La Fontaine, en voyant revenir les cavaliers, cette nuit est lugubre.

Et voulant chasser les idées sombres dont il était assailli, il se jeta sur le grabat complaisamment appelé lit, et malgré sa dureté, malgré les hôtes incommodes qui lui tenaient compagnie, brisé par la fatigue et les émotions de cette nuit agitée, il s'endormit d'un lourd sommeil.

Vers le matin, l'ardeur de son sang s'apaisa un peu, ses sentiments et ses idées se rafraîchirent, et il eut des songes riants.

Des songes d'amour.

Il vit en rêve Sylvie !

Il était à ses genoux, sous son regard clair et bienveillant, et lui murmurait, en chantant, ce nom de Sylvie.

Je l'écris sur l'écorce des arbres,
Je voudrais en remplir l'univers ;
Nos bergers l'ont gravé sur des marbres,
Dans un temple, au-dessous de mes vers.

C'est ainsi qu'en un bois solitaire,
Lycidas exprimait son amour.
Les échos, qui ne sauraient se taire,
L'ont redit aux bergers dalentour.

Après avoir été le précurseur de Marivaux, voilà notre poète qui sert de modèle à Florian !

Il fut toutefois brusquement éveillé de son rêve amoureux et champêtre par une voix qui lui dit sur un ton de menace :

—Qu'est-ce que vous avez dit ? Qu'est-ce que vous avez révélé ?

Celui qui parlait ainsi était l'aubergiste ; il était entré dans la chambre où La Fontaine rêvait tout haut, au moment où celui-ci murmurait les deux derniers vers

Le fabuliste regarda l'hôtelier d'un œil ahuri, effaré.

—Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

—A quel berger des environs avez-vous dit ce que vous savez ?

—Moi, je n'ai rien dit.

—Vous murmuriez cela quand je suis entré.

Notre poète éclata de rire.

Il avait compris l'erreur de maître Gouju.

—Je ne plaisante pas, dit l'aubergiste dont la figure prit une expression de férocité qu'il ne lui connaissait pas.

En même temps il avait tiré de sa ceinture un long couteau de cuisine, bien mieux fait pour égorger un malheureux voyageur que pour éplucher d'innocents légumes.

—Ah çà ! vous êtes fou ! fit La Fontaine qui se vit à la merci d'une brute implacable. Qu'est-ce que vous me voulez ?

—Je veux savoir ce que vous avez révélé ?

—Mais ne voyez-vous pas que je disais le dernier couplet d'une chanson ?

Et il répéta le dernier couplet de *Sylvie*.

—C'est bon, c'est bon, dit l'aubergiste, dont les soupçons n'étaient pas complètement dissipés. Enfin, on m'a dit de vous mettre sur le chemin de Paris, c'est leur affaire. Levez-vous : votre cheval est prêt.

La Fontaine était bien aise de quitter cette affreuse hôtellerie. Il paya grassement son hôte, coquetterie de poète, et partit au galop de son bidet qui le mena rapidement à destination, par Livry et Bondy.

Le lendemain il écrivit à l'abby Vergier sa triste aventure, en lui cachant les incidents sinistres qui l'avaient marquée et qu'il avait juré de taire.

“ C'est pitié, monsieur, lui disait-il, que de nous autres pauvres mortels.

“ Je trouve heureuse Mme d'Hervart de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaît. Nous ne leur ressemblons guère en cela, et nous avons beau nous munir des préservatifs contre l'attaque des passions, elles nous emportent à la première occasion qui se présentent, comme si nous n'avions fait résolution de lui résister.

“ Voilà un commencement bien moral, je ne sais si la suite sera pareille. Qu'aviez-vous à faire de m'attirer à Bois-le-Vicomte ? Que ne m'avertissiez-vous pas ?

“ Je vous aurais représenté la faiblesse du personnage et vous aurais dit que votre très humble serviteur était incapable de résister à une jeune femme de vingt ans, qui a les yeux beaux, la peau délicate et blanche, les traits du visage d'un agrément infini, une bouche et des regards !... Je vous en fais juge, sans parler de quelques autres merveilles sur lesquelles vous m'obligeâtes de jeter la vue. Que ne me fîtes-vous la description tout entière de Mme d'Hervart ! Je serais parti avant le dîner ; je ne me serait pas détourné de trois lieues, comme je le fis, ni n'aurais été comme un idiot me jeter dans Vaujours. J'étais encore à cheval qu'il était près de minuit. Un inconnu, le seul homme que je rencontrai, m'apprit combien j'avais quitté la vraie route et me mit dans la voie, en dépit de Mme d'Hervart

qui m'occupait tellement, que je ne songeais ni à l'heure ni au chemin. Mais cela ne serait rien.

“ Il fallut giter au village, dans un lieu dont il plaise à Dieu de vous préserver. J'eus beau dire l'oraison de saint Julien ; Mme d'Hervart fut cause que je couchai dans un malheureux hameau.

“ Elle m'a fait consumer trois ou quatre jours en distractions et en rêveries, dont on fait des contes par tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaît, à la compagnie l'Iliade de mes malheurs. Non que je veuille vous attrister : quand je le voudrais, on ne plaint guère les gens qui retombent dans ces erreurs.

Ma lettre vous fera rire.
Je vous entends déjà dire :
Cet homme n'est-il pas fou ?
Dans l'entreprise qu'il tente,
Il est plus près du Pérou
Qu'il n'est du cœur d'Armante.”

Vergier répondit quelques jours après à La Fontaine :

“ Mme d'Hervart a beaucoup ri de vos aventures. On peut s'en amuser, puisque vous êtes sorti sain et sauf de ce coupe-gorge. La jolie demoiselle de Beaulieu pâlisait de peur en apprenant que vous aviez parcouru, la nuit, cette forêt de Bondy où chaque arbre cache un brigand. Il faut que quelque protecteur mystérieux vous ait mis à l'abri de leurs coups. Si Apollon n'avait pas été couché, on aurait pu penser que le dieu de la poésie avait étendu son égide sur le plus fervent de ses adorateurs. Votre chanson de Sylvie, composée au milieu de si dramatiques circonstances, a soulevé ici toutes les enthousiasmes. Tous les hôtes de la belle Mme d'Hervart se sont transformés en bergers pour écrire ce doux nom de Sylvie sur tous les arbres du parc.

“ Malgré les reproches que vous m'avez adressés, je veux vous dire un secret qui compensera un peu vos tribulations de l'autre nuit. En cherchant un endroit propice pour graver à mon tour le nom de votre idole sur un chêne où il devait s'éterniser, j'ai remarqué quelques fraîches entailles et j'ai lu tracé en petits caractères ce nom : “ Lycidas ! ”

“ Quelle main avait gravé là le nom du héros de votre pastorale ?

“ Je ne veux pas vous le dire quoique je l'aie deviné, ô trop inflammable mais trop heureux poète !

“ Bon ! vous l'avez deviné aussi, et cela va vous rendre encore plus fou.

“ Tant mieux ; c'est ma vengeance de vos injustes plaintes.

“ Comme je terminais cette épître, j'ai entendu des cris et des exclamations dans le château.

“ La livrée était sens dessus dessous ; tout le monde paraissait être dans le plus grand effarement.

“ Je me suis précipité dans le salon de madame d'Hervart.

“ Là j'ai assisté à un spectacle qui m'a tout bouleversé. Mme d'Hervart paraissait en proie à la plus vive émotion.

“ Mlle de Beaulieu était pâmée sur un canapé, et les soins qu'on lui prodiguait ne parvenaient pas à la rappeler à la vie.

“ On venait de recevoir une affreuse nouvelle.

“ Vous savez qu'on attendait ici, depuis quelques jours, le jeune marquis de Beaulieu et son ami le comte de Souvré ! Ils devaient arriver avant-hier. Or ce matin on a trouvé les deux valets de ces jeunes gens assassinés dans un fourré de cette infâme forêt de Bondy.

“ Quant à leurs jeunes maîtres, on n'en a aucune nouvelle, on craint un double crime, M. de Souvré devait se marier dans six semaines avec Mlle de Beaulieu qui perd ainsi tout à la fois un frère qu'elle chérissait et un amant pour qui elle éprouvait le penchant le plus tendre.

“ Ah ! mon ami, comme tout est triste ici !... moi-même je suis dans un état lamentable. Je retourne à mon abbaye de Livry. J'ai besoin de me remettre de ces émotions.”

CHAPITRE III

L'embuscade

La veille du jour où avaient lieu les aventures émuantes de La Fontaine, deux jeunes gens, montés sur de magnifiques chevaux de race, suivaient la route qui menait de Paris à Bois-le-Vicomte.

Deux hommes à cheval, armés de longues rapières et le pistolet au poing les précédaient d'une vingtaine de pas, explorant la route et les abords.

Ces précautions devenaient nécessaires aux approches de la forêt légendaire, car nos quatre personnages allaient s'engager dans les sombres futaies de Bondy.

Ces deux jeunes gens étaient le marquis de Beaulieu et le comte de Souvré.

Le marquis de Beaulieu, frère, d'un premier lit, de la jolie Marguerite de Beaulieu, dont nous avons dit quelques mots, avait à cet époque trente-cinq ans. Il était donc de vingt ans plus âgé que sa sœur.

C'était un élégant cavalier, à tournure martiale, portant fièrement le feutre à longue plume, et caressant amoureusement de la main la lourde épée qui pendait à son côté !

Gaston de Beaulieu avait pris part à toutes les guerres de la fin du règne de Louis XIII. Le cardinal de Richelieu lui avait confié plusieurs missions importantes. Il avait commandé un corps de troupes contre les Nui-Pieds de Normandie et s'était montré, disait-on, impitoyable dans la répression de cette révolte.

Pendant la minorité de Louis XIV il avait embrassé le parti de la reine et il était bien vu de Mazarin qui le tenait en grande estime.

Le comte Henri de Souvré paraissait beaucoup plus jeune que son compagnon. Sa mère, la comtesse de Souvré avait été longtemps dame d'honneur d'Anne d'Autriche. Elle avait été mêlée à toutes les intrigues ourdies à la cour contre feu le cardinal de Richelieu qui n'avait jamais pu l'intimider ni la convaincre. Aussi avait-elle conservé un grand empire sur la mère de Louis XIV.

Le jeune comte avait la physionomie fine et spirituelle, les yeux vifs, le sourire enchanteur de sa mère ; mais il était taillé en hercule, comme le comte de Sou-

vré son père, renommé pour sa valeur et sa force prodigieuse. Adroit à l'épée, à tous les exercices du corps, parfait de manières, à une époque où l'élégance et la politesse étaient les premières qualités du gentilhomme français, c'était un cavalier accompli. Le roi en faisait le plus grand cas et l'admettait souvent dans son intimité.

Tout en cheminant, nos deux amis devisaient et parlaient de ces choses qui occupaient surtout la jeune aristocratie sous Louis XIV, c'est-à-dire de guerre et d'amour.

— Mon cher Gaston, disait le jeune Souvré à son compagnon, vous êtes caustique et maussade. Vous m'en voulez de ce que je vous ai détourné de ce rendez-vous que vous aviez accepté avec la jolie bohémienne du Pont-Neuf. J'avoue que c'est un morceau de roi. C'était à croquer. Mais ses yeux, mon cher Gaston ! Quels yeux !... jamais l'amour ne les a pénétrés de sa divine flamme.

— Comment, des yeux ardents...

— Comme ceux d'un démon. J'y ai saisi de fauves lueurs de tigresse en fureur qui m'ont donné pour vous le frisson. Cette femme a une arrière-pensée, mon ami ; elle vous hait.

— Vous êtes encore trop jeune, et ceci n'est pas une offense, pour connaître la femme.

— Je suis l'élève de ma mère, la comtesse de Souvré dont toute la cour connaît l'esprit de pénétration et la science du monde. Je sais donc observé. Eh bien ! j'ai surpris dans l'œil de cette baladine du Pont-Neuf des feux sinistres qui dénotaient une ennemie implacable. Je sais que vous êtes courageux comme Condé et chevaleresque comme Bayard ; mais il y a à la cour un modèle d'homme que ma mère m'a indiqué, c'est monsieur d'Artagnan : la bravoure du lion et la prudence du serpent. Si M. d'Artagnan avait vu l'éclair de haine que vous a lancé votre sirène, il vous aurait conseillé de vous en méfier.

— Dire que vos vingt ans veulent s'ériger en mentor vis-à-vis de mes trente-cinq !

— Oh ! moi, vous savez, Gaston, je suis une exception.

— Vous ne serez donc jamais jeune ?

— Si, puisque je suis fou de Mlle de Beaulieu, votre adorable sœur.

— La jeunesse du cœur.

— Celle qui dure toute la vie.

Depuis un quart d'heure nos cavaliers étaient sous bois.

Ils quittèrent la grande artère qui traversait la forêt, pour s'engager dans un chemin tortueux qui menait à Bois-le-Vicomte.

Les valets étaient toujours en avant, faisant comme leurs maîtres, se livraient à des contes d'antichambre. Ils parlaient avec cette impertinence et cet esprit de dénigrement qui sont l'apanage des gens de maison.

Ils riaient de quelques bons tours qu'ils avaient joués, lorsque tout à coup les pieds de devant de leurs chevaux donnèrent dans le vive, les deux bêtes s'abattirent et les deux valets, lancés en avant, roulèrent sur le chemin en poussant des cris de surprise et de douleur.

— La suite au prochain numéro.—

UN HEROS

A vingt kilomètres à l'ouest de Tramore, station d'été très fréquentée, à moins d'un kilomètre de la côte, se trouve une ferme, longtemps habitée par un certain John Ronayne, brave et digne homme, vrai type du fermier irlandais de la vieille roche : c'est la ferme de Killeton.

La ferme aussi, d'ailleurs, est typique, en tant que ferme irlandaise : elle manque non seulement de luxe, mais de presque toutes les commodités de la vie ; et il y en a certes plus de ce modèle, en Irlande, que d'un meilleur. Elle se compose de deux pièces : la chambre à coucher, où sont nés successivement les douze enfants qui composent la famille de Ronayne, et la salle commune, où bêtes et gens vivent dans la plus agréable familiarité, quand leurs occupations ne les retiennent pas au dehors.

A six ou sept cents mètres de la ferme est la côte déchiquetée, inégale, crête d'une chaîne de rochers escarpés qui, seule, émerge des flots et à laquelle on arrive par un étroit sentier creusé dans le roc, près de l'embouchure d'une rivière qui, en hiver et au printemps, n'est plus qu'un torrent mugissant et écumant. Ce torrent impétueux se précipite dans la mer par-dessus les rochers, avec un bruit épouvantable ; mais avant de mêler ses eaux douces aux eaux amères de l'Océan, il plonge dans une crevasse étroite et profonde. Tous les gens de la côte connaissent ce précipice dangereux et ne manquent pas de prévenir le voyageur de n'en point approcher, car une fois dedans, il n'y a pas d'espoir de retour. Mais cette source de danger est peu de chose, comparée à celle qui existe un peu plus loin, et que du reste elle complète de la façon la plus sinistre, comme Scylla complète Charybde.

A une centaine de mètres de la crique où se jette le torrent, deux chaînes de rochers abrupts se dressent au milieu de la mer, séparés par une douzaine de mètres de brisants déjà dangereux par eux-mêmes, et menaçant d'une destruction infaillible le bâtiment assez audacieux pour tenter le passage. Ce tour de force n'est pourtant pas sans exemple. Par une affreuse nuit de janvier 1875, un grand bâtiment, la "Gwenissa," se rendant de Falmouth à Glasgow, accomplit avec succès le passage de ce dangereux canal ; non que l'équipage de ce navire eût déployé une énergie ou une adresse exceptionnelles, mais justement parce qu'il ignorait le danger auquel il était exposé, et allait à l'aveugle, n'ayant d'autre souci que d'échapper à la fureur de l'ouragan déchainé, et parfaitement abandonné à la grâce de Dieu. Le fait est que le passage fut franchi pour ainsi dire d'une volée, et sans la moindre avarie.

Mais la "Gwenissa" n'était pas sauvée pour cela : elle avait à peine échappé à ce danger qu'elle se brisait en miettes sur les écueils de la côte : les rochers meurtriers de ce nouveau Charybde ne l'avaient épargnée que pour la rejeter dans cet autre gouffre de Scylla où tout fut englouti, bois, fer et agrès, chargement et fret vivant !

Les gens de la ferme de Killeton, en regagnant leurs misérables lits pour la nuit, ne se doutait guère de la terrible tragédie qui se déroulait si près d'eux.

Parfois, les enfants croyaient bien entendre des cris de détresse ; mais en prêtant l'oreille, ils ne discernaient plus d'autre bruit que celui d'un vent furieux sifflant autour de la maison, dont il secouait à les briser portes et fenêtres, hurlant et pleurant lugubrement dans le tuyau de la cheminée.

Cependant, Ronayne n'était pas endormi depuis longtemps, lorsque des coups violents frappés à la porte de la ferme le réveillèrent en sursaut. Il se leva précipitamment, courut ouvrir, et se trouva en présence de trois hommes vêtus en matelots, mais dans un état pitoyable.

Le premier moment de surprise passé, le fermier fit entrer ces hommes dans la salle commune de sa pauvre demeure, ranima son

feu de tourbe, auquel il ajouta une quantité de nouveau combustible, et installa le mieux qu'il put les nouveaux venus devant l'âtre.

Lorsqu'ils furent un peu réchauffés, ces pauvres diables racontèrent à Ronayne une lugubre histoire, dont la conclusion était que, des neuf hommes composant l'équipage de la "Gwenissa," ils étaient probablement les seuls vivants à cette heure.

Cependant, il pouvait se faire qu'un ou deux hommes encore fussent sauvés, si on leur portait secours immédiatement ; et quoi qu'il fit toujours un temps affreux et que la bise glacée soufflait en hurlant au dehors, cette idée n'eût pas plus tôt traversé l'esprit de l'honnête fermier, que sans hésitation il se vêtit, prit un gros morceau de tourbe flambante en guise de lanterne et se précipita vers le rivage, qu'il eut bientôt atteint. Il se dirigea alors, avec de grandes précautions, vers le bord du torrent, se courba en prêtant l'oreille : il n'y avait pas à en douter maintenant, c'étaient bien les cris d'êtres humains qu'il entendait !... Il marcha vers l'endroit d'où partaient ces cris, et bientôt se trouva à proximité d'un malheureux naufragé dans une position des plus périlleuses.

Ronayne souffla vigoureusement sur son tison de tourbe jusqu'à ce qu'il donnât une lumière aussi brillante que possible, et alors, l'abaissant pour mieux voir, il aperçut un homme immergé jusqu'à la poitrine ; mais ce n'est pas tout : cet homme était pris dans une fente de la roche de telle manière qu'il lui était impossible de faire un mouvement, et par conséquent de gravir les rochers qui surplombaient, seul moyen d'échapper à une mort certaine. Il était tout contus, brisé, anéanti, presque insensible. D'un coup d'œil, le fermier se rendit compte de la situation. Il vit qu'un seul moyen existait de sauver ce malheureux : descendre auprès de lui et dégager avec précaution ses membres meurtris des anfractuosités des rochers et des épaves qui le retenaient captif, et après cela, l'aider à se tirer de sa terrible position.

C'est ce qu'il réussit à faire, au prix de peines inouïes, et non sans arracher des cris de douleur au patient, qu'il lui fallait secouer et tirer, en dépit de son ardent désir de lui faire le moins de mal possible. Il eut enfin la satisfaction de voir ses efforts couronnés de succès, de voir le pauvre diable déposé en lieu plus sûr, quoique évanoui et à moitié gelé ; mais il lui fallait retourner à la crique, car il y avait à sauver d'autres naufragés en aussi grand péril, et qui n'avaient pas cessé de l'appeler à leur secours depuis qu'il était là.

Ils étaient quatre, et autant qu'il était possible d'en juger au milieu des ténèbres de la nuit, ils se trouvaient juste dans la gorge où s'engouffraient les eaux tumultueuses du torrent. En effet, à l'aide de sa torche de tourbe, Ronayne put bientôt en acquérir la preuve : l'un d'eux était suspendu à un espar qui s'était accroché par ses extrémités dans les anfractuosités des roches et par suite s'y trouvait fixé ; un autre se tenait cramponné à l'éperon d'un rocher qui se projetait au-dessus de l'eau ; les deux autres avaient été jetés sur une saillie où ils se trouvaient momentanément en sûreté ou à peu près, quoique dans l'eau jusqu'à la poitrine : malgré cela, leur cas n'aurait pas été moins désespéré que celui de leurs camarades si aucun secours ne leur fût venu du dehors, car la face escarpée du rocher défiait tous leurs efforts. Mais Ronayne avait, outre la parfaite connaissance des lieux, un courage à toute épreuve. Tantôt se cramponnant aux saillies des rochers, tantôt nageant, il réussit, à la fin, à les sauver l'un après l'autre tous les quatre.

Cinq hommes, enfin, étaient aux côtés de Ronayne, cinq malheureux blessés, meurtris (il y en avait même un qui avait une jambe brisée), à moitié glacés,—mais la vie sauve, et, c'était à lui, à lui tout seul qu'ils devaient leur salut.

Mais ces cinq hommes, avec les trois qui étaient à la maison, cela ne faisait que huit ! Où était le neuvième ?...

Laissant les sauvés sur le rivage, Ronayne partit délibérément à la recherche du neuvième naufragé. Il avait abandonné sa torche dans la crique : une lueur presque mourante lui indiqua en

quel lieu exact il en trouverait les restes. Il la ramassa, en chassa les cendres en soufflant et lorsqu'elle fut suffisamment ranimée, se mit, avec son aide, à chercher dans tous les trous, dans toutes les fentes, crevasses, anfractuosités quelconques, poussant entre temps des cris d'appel.

Il fut enfin récompensé de sa persévérance : un cri répondit au sien, le cri d'un homme en détresse, plutôt même un gémissement qu'un cri véritable, et qui venait d'une certaine distance.

Ronayne redoubla d'efforts et d'attention. Il explora jusqu'aux moindres recoins de la grève, qu'une lueur de plus en plus faible de son falot éclairait de plus en plus mal ; appelant et recevant à son appel une réponse, toujours étouffée et toujours lointaine. Décidément, le dernier naufragé devait être de l'autre côté des rochers, par-dessus lesquelles les vagues furieuses avaient dû le rejeter. Dans ce cas, il ne parviendrait jusqu'à ce malheureux qu'à la condition d'être quelque peu aidé lui-même. Il ne pouvait donc songer à rien de plus, pour le moment, qu'à aller chercher ce secours nécessaire.

Dans cette conviction, Ronayne retourna aux cinq matelots qu'il avait tirés du danger le plus pressant, mais qu'il avait abandonnés sur le rivage dans une situation fort précaire encore. Il les réunit, obtint d'eux qu'ils portassent comme ils pourraient le camarade à la jambe cassée, incapable de se soutenir, et, accompagné de ce lugubre cortège, il se rendit à la ferme. Les naufragés en sûreté, cette fois, Ronayne, tout brisé de fatigue qu'il était, se rendit au poste des gardes-côtes, à Bonmahon, pour demander aide et assistance en faveur du malheureux qui restait à sauver et qui se trouvait de l'autre côté des rochers, où il lui était impossible de l'atteindre par les moyens ordinaires.

Les gardes-côtes s'empressèrent de se munir de l'appareil à fusée et de quelques ustensiles nécessaires à l'expédition ; ils se disposaient à partir, lorsque Ronayne qui, pendant ces préparatifs, avait erré sur le rivage, cherchant toujours au hasard, arriva juste sur le naufragé, jeté sur la grève, le corps moitié dans l'eau, moitié en dehors et empêtré dans les débris du navire. Il ne s'était pas trompé quant à la position du malheureux sur les rochers, au moment où il était à sa recherche ; mais pendant qu'il était allé réclamer du secours à son intention, la mer l'avait balayé de cette position et jeté à la côté, meurtri, les membres brisés, insensible, mais vivant !

Il fut transporté à la ferme dans cet état d'inconscience ; on le coucha et une vieille bouteille à whisky remplie d'eau chaude fut placée à ses pieds. Tout ce qu'il y avait de whisky à la maison, d'autre part, fut distribué entre les naufragés, auxquels on donna ensuite des aliments plus substantiels. Tous les lits de la ferme furent cédés aux pauvres diables, la famille du fermier s'empresant autour d'eux et leur prodiguant tous les soins qui étaient en leur pouvoir.

Mais Ronayne lui-même n'avait pas fini. Tout son monde, c'est-à-dire l'équipage complet de la "Gwenissa," réuni dans la ferme, à l'abri désormais de tout danger immédiat, après avoir été sauvé par lui, par lui seul, d'une mort épouvantable, il sella sa jument, et se rendit à Tramore, pour informer le député-receveur de Lloyd de ce qui venait d'arriver. La route, d'ailleurs, passait devant la maison du médecin, et il était urgent de l'envoyer à la ferme.

Les deux matelots les plus malades furent transportés à l'hôpital, ils revinrent du reste à la santé et à la vie comme leurs camarades. Quant à Ronayne, il toucha d'abord de l'agent de Lloyd la récompense officielle de douze francs. Mais la Société de sauvetage des naufragés l'indemnisait de toute ses dépenses, et il reçut peu après d'une autre société de sauvetage une récompense honorable.

Mais comment récompenser suivant son mérite un exploit pareil à celui de ce brave fermier irlandais ? L'estime de ses concitoyens, la reconnaissance de ceux qui lui doivent l'existence, voilà sans doute, pour lui, la plus belle de toutes les récompenses, celle dont il peut être le plus fier.—C'est une consolation, car il n'est pas probable qu'il en reçoive jamais d'autre.

LE CRIME ET SON CHATIMENT

—00—
PREMIERE PARTIE

NI L'UNE NI L'AUTRE

1

C'était la moisson des regains, la récolte des pommes aussi et depuis que les premières gelées blanches d'octobre faisaient jaunir et frissonner les feuilles, depuis que le ciel était d'un bleu plus pâle, depuis que la caille, peureuse des frimas, avait abandonné les luzernes, les ouvriers de la ferme du Tremble n'avaient guère de répit.

La ferme du Tremble, louée par Billoret—et cela de père en fils et depuis si longtemps qu'on en oubliait les vrais propriétaires—dépendait du domaine de Lesguilly.

Ferme et château faisaient partie du village de Recey, en Châtillonnais, sur la rivière de l'Oource.

C'est un pays pittoresque et boisé, avec des paysages imprévus, des forêts broussailleuses, coupées tout à coup par des clairières vastes dans lesquelles sont groupées les blanches maisons à toits d'ardoises rouges des villages bourguignons.

On sent que le sauvage pays du Morvan n'est pas loin, car il a quelque chose là de son âpre nature, de sa robuste végétation et de sa rudesse.

Le matin, les ouvriers de la ferme étaient partis à l'aube, pour aller récolter les pommes.

Ils étaient cinq ou six, et avaient emmené deux femmes, prises en journées, depuis quelque temps, par le père Billoret : une vieille et une jeune, Tiennette, la vieille, et Albine Mirande, la jeune.

Ils s'étaient divisés en deux ou trois groupes.

Pendant que les hommes, grimpés dans les pommiers, secouaient vigoureusement les branches et faisaient tomber sur terre une pluie de fruits mûrs, aux senteurs douces et pénétrantes, les femmes, par-dessous, ramassaient les pommes, au fur et à mesure, les empilaient dans des paniers qu'elles versaient dans d'immenses sacs, debout au milieu du champ, et les ouvriers transportaient les sacs pleins dans des voitures.

La besogne n'était pas lourde, tant qu'il ne s'agissait que de ramasser.

Mais souvent on était loin des sacs, loin des voitures, et le panier empli tirait les bras de Tiennette et d'Albine Mirande.

—C'est jeune, ça devrait être fort ! disait Tiennette entre ses dents... moi, à son âge, j'en faisais bien d'autres... les jeunesses d'aujourd'hui, ça n'a plus de sang dans les veines !

Comme elle parlait tout haut, Albine l'entendit.

—C'est vrai, mère Tiennette, je ne suis pas forte ce matin, je vous laisse tout le poids. Ce n'est pas de la paresse, croyez-le bien... Je ne sais pas ce que j'éprou-

ve... je n'ai plus ni bras ni jambes... Ne m'en voulez point trop, la mère...

—Serais-tu malade, petiote ? Faudrait te reposer...

—Non. C'est des bêtises. Ah ! si on s'écoutait !...

Elles traversaient le champ, à cet instant-là, ayant chacune à la main l'anse d'une corbeille de fruits.

C'était lourd, et les deux femmes marchaient pesamment, le dos courbé, les jambes raidies, les mains coupées, les pieds enfoncés, à chaque pas, profondément dans la terre meuble, où l'on avait récemment coupé de l'avoine, et qui avait, depuis, été détremmée par une pluie légère.

Soudain Albine lâcha le côté qu'elle tenait,

Tiennette, surprise, en fit autant.

Les pommes roulèrent.

Et la vieille, point fâchée, mais feignant de l'être :

—Tu crois que nous n'avons pas assez de besogne ?

Elle allait plaisanter, mais s'arrêta.

Albine poussa un gémissement, et pâle comme si elle fût morte, s'affaissa sur elle-même.

—Eh ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu as, pauvrete ?

Et la vieille, qui déjà s'était mise à ramasser les pommes, se précipita vers la jeune fille.

Celle-ci, visiblement, faisait un immense effort pour recouvrer sa présence d'esprit.

Ses mains étaient crispées.

Les ongles déchiraient la paume... qui saignait.

Les lèvres aussi saignaient, sous la morsure des petites dents blanches, aiguës, qu'on apercevait maintenant, à travers le sourire navrant, forcé, plein de larmes dont elle accueillit l'exclamation de Tiennette.

Et elle murmura :

—Ce n'est rien, je me suis tordu le pied... ça m'a fait mal, sur le coup... comme si on me coupait la jambe.

—J'ai eu une peur !...

Là-bas, au milieu du champ, ardemment éclairé par le soleil, les paysans, sur l'arbre, secouaient toujours les branches et les pommes, en tombant, crépitaient comme des grêlons.

—Hé, les amoureuses, cria l'un des deux, goguenard, faudrait voir à ne pas jouer aux chat brûlé pendant que nous trimons, nous autres...

—C'est bon, vaurien, dit Tiennette, nous n'avons pas huit bras ; *housse* toujours, nous ramassons !

Albine Mirande avait dix-huit ans. C'était une grande et jolie fille, élégante sous ses grossiers vêtements de paysanne, aux mains petites, aux pieds cambrés et qu'on devinait tous menus sous ses gros souliers à forte semelle. Son teint était hâlé, comme celui de toutes les ouvrières de la campagne, et le hâle donnait je ne sais quelle langueur à ses yeux bleus ; elle avait le visage régulier, doux et expressif. Des masses de cheveux blonds étaient roulés dans un filet qui tombait sur ses épaules, voilées à peine par une chemise de toile bise. Un chapeau de paille, sans ornement, sans rubans et sans fleurs, ombrageait son front.

Certes, il suffisait d'un coup d'œil pour deviner que cette belle fille était malade.

Mais où, de quoi souffrait-elle ?

En tout cas, elle était malade et si elle le savait, elle dissimulait sa maladie avec soin.

Un cercle noir, rendu plus noir encore par la couleur bistrée du visage, entourait ses yeux, légèrement enfoncés sous l'orbite.

La figure était maigre ; les traits indiquaient la fatigue, les coins des lèvres surtout, qui tombaient, détendus, accusaient une tristesse secrète ; les pommettes étaient saillantes et les tempes jaunâtres.

Tout à l'heure, quand elle s'était affaissée, lâchant le panier de pommes, et qu'elle avait poussé ce gémissement, toute sa physionomie avait reflété une incroyable expression de souffrance.

Il y eut de la sueur à son front,—non pas amenée par l'accablement du travail,—mais une sueur d'angoisse.

Pendant une seconde, Albine parut terrifiée.

Elle se releva, reprit le panier et, remise sans doute, continua son chemin.

Tiennette, en clopinant, la regardait du coin de l'œil,—de cet œil perçant et malicieux des vieilles paysannes, qui n'est qu'un point lumineux au fond de mille rides.

—C'est égal, petite, dit-elle, faudrait te reposer. Et si tu m'en crois, tu demanderas au père Billoret de ne pas achever ta journée, vois-tu...

Albine se raidit :

—Plus souvent ! J'ai bien le temps d'être malade !

—Enfin, ma belle, à ton entente !

Elles revinrent au pommier et le travail reprit.

Tout était silencieux,—autour des ouvriers.

La campagne semblait reposée, languissamment souriante, en présentant à ceux qui vivaient d'elle, son sein puissant, éternellement fécond. Le calme de l'hiver apparaissait déjà pour elle, avec l'espoir des forces renouvelées et de la vie à venir. Mais elle était, à ce moment de l'automne, dans la plénitude de cette joie qu'engendrent les bienfaits. Elle avait donné ses fleurs, ses vertes feuilles embaumées de fraîcheur, les chants de ses oiseaux, sa sève à tout ce qui existe ; elle avait donné ses moissons dorées, ses premiers foins, ses premiers fruits ; à présent, assoupie déjà, toute prête à s'endormir, elle donnait ses pommes, ses raisins, et le foin repoussé dans son sol inépuisable, et ses luzernes épaisses où courent les perdrix, et contente, revêtait sa parure d'or, paisible, heureuse d'avoir fait des heureux.

L'horizon était fermé par une ceinture de forêts étreignant le village, le château et la ferme.

Le village, perdu dans une combe, ne s'apercevait pas du champ de pommiers.

On le devinait là, seulement à la pointe aiguë de son clocher qui s'élevait dans le ciel, comme un mât de navire dépourvue de ses vergues.

La ferme était perdue dans un fouillis d'arbres,—des trembles, aux feuilles incessamment agitées, qui lui avaient valu son nom.

Quant au château, c'était lui qui de là, était surtout visible, orgueilleusement.

C'était une sorte de grand donjon gothique flanqué de quatre tours couronnées d'un campanile. Des grès rouges s'encastraient dans les créneaux et les bandeaux qui divisaient les étages, aux croisées à meneaux. Dans cette demeure princière, habitait la famille Lesguilly,—ou plutôt le marquis Gaspard de Lesguilly, seul représentant de la famille, un jeune homme d'une trentaine

d'années qui vivait tantôt en Bourgogne, tantôt à Paris, traînant ici et là son existence désœuvrée, ni aimé ni détesté dans le pays.

Gaspard avait avec ses fermier,—tant qu'ils ne se faisaient pas tirer l'oreille pour le paiement de leurs fermages,—des relations assez cordiales.

Personne n'avait rien à lui reprocher.

Certes, il ne faisait pas, autour de lui, le bien qu'il aurait pu, grâce à sa fortune, mais en somme, il n'était pas trop cruel aux malheureux et ses gardes se retournaient souvent d'un autre côté quand ils voyaient un pauvre diable débouchant d'une cépée une charge de bois vert sur les épaules.

Ils n'étaient inflexibles que pour les délits de chasse.

Aimable garçon, ce Lesguilly, au dire de ses égaux,—viveur, sceptique, homme à bonnes fortunes, gâté de bonne heure par la facilité de jouissance que donnent un grand nom et une belle situation, n'ayant guère, du reste, plus d'attachement pour les femmes que pour ses chevaux et sa meute.

Le doux soleil d'octobre éclairait vivement le paysage, jusque dans les fonds les plus reculés, jusque dans les détails les plus lointains.

Et souvent Albine Mirande, dans une distraction dont elle ne s'apercevait pas, s'arrêtait de travailler, et, les bras pendants au long du corps, suivant sans doute quelque préoccupation mystérieuse, se mettait à regarder obstinément l'horizon,—vers le château surtout...

Était-ce une distraction seulement ?

Ou bien, attendait-elle de là quelque espoir ?

Et tout à coup, sur un mot de Tiennette, sur un mot des paysans, elle frissonnait,—comme si elle avait été brusquement arrachée d'un sommeil,—et se remettait à la besogne, courbée en deux, dissimulant ainsi une fièvre qui avait amené du rouge violet à ses pommettes et allumé un éclair dans ses yeux bleus, devenus durs.

La matinée s'écoula sans autre incident.

Vers midi, quand les sacs furent chargés sur les voitures, on reprit le chemin de la ferme où attendait le déjeuner.

La route longeait un instant le parc du château, fermé non par un mur, mais par une simple haie d'épines mortes.

En passant là, du bruit se fit dans les branches et au moment où la charrette, lourdement chargée, cahotait dans les ornières, suivie des paysans, un cavalier apparut de l'autre côté de la haie.

C'était Gaspard de Lesguilly.

—Bien le bonjour, monsieur le marquis, dirent les humbles, ôtant bonnet ou casquette.

—Bonjour, mes amis, bonjour ! fit Gaspard.

Albine était la dernière, marchant comme alourdie. La vue de Gaspard l'avait fait tressaillir.

Pourtant, le jeune homme, fort occupé par son cheval, qui se défendait, ne la regardait pas.

La file des paysans venait de tourner le coin du parc, de telle sorte que, pendant un moment, Albine fut seule, près du marquis.

Elle s'était approchée de la haie, étreignant sa poitrine avec ses deux mains, pour maîtriser les battements révoltés de son cœur.

Et doucement, à voix basse, elle appela :

—Gaspard !...

Le jeune homme prenait un sentier qui s'enfuyait sous les arceaux des arbres et les branches, encore garnies de feuilles, étaient si entrelacées, en cet endroit, que cela formait une voûte de couleur fauve, impénétrable aux rayons du soleil. La voûte, par-dessus, était vivement éclairée, mais par-dessous c'était l'ombre, la fraîcheur, le mystère.

Le sabot du cheval s'enfonçait sur un tapis de feuille mortes, sans faire de bruit.

De nouveau, toujours à voix basse, elle répéta :

—Gaspard ! Je t'en supplie... Gaspard ! !

Le marquis était déjà loin... pourtant il entendit, car il se retourna...

Si la jeune fille avait été sous bois, l'ombre l'eût empêché de la reconnaître, sans doute, mais là où elle se trouvait, elle était en pleine lumière.

Il la vit, pâle comme un morte, les yeux éteints, la poitrine soulevée, les mains jointes sur le sein, les lèvres entr'ouvertes, parce que la respiration lui manquait et que sa gorge était desséchée.

Il fronça le sourcil, eut, l'espace d'une seconde, une hésitation, puis haussa les épaules, enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, qui partit au galop et disparut.

Et sur la lisière, la belle fille, à genoux, sans forces, se laissant aller, sans crier, à l'évanouissement qui la gagnait :

—Ah ! l'infâme ! l'infâme !

Et elle resta, ainsi, longtemps.

Sa tête avait porté sur la haie et les épines lui avaient déchiré le front qui saignait.

Elle se releva, alla au ruisseau, s'épongea et droite, l'œil vague, un peu folle, reprit le chemin de la ferme qui était là, tout près, et dont elle regardait machinalement les trembles, frissonnant à la brise légère qui venait de se lever.

Tiennette, pendant le déjeuner, s'occupa d'elle. Elle avait bon cœur, la vieille, et s'était effrayée un peu le matin, en voyant la fatigue qui accablait Albine, fatigue étrange pour une fille si forte.

—Albine avait tort de s'obstiner, disait-elle, en parlant aussi bien à la jeune paysanne qu'aux autres ouvrières ; elle avait tort et ferait mieux de s'en aller se coucher, après avoir pris une bonne tisane de chiendent, qui vous fait suer et qui vous remet tout de suite. On a beau être forte, il y a des moments où l'on a fièvre vous abat... Alors, le chiendent guérit les frissons en vous forçant à une transpiration abondante... N'est-ce pas que c'est vrai, vous autres ?

—Oui, oui, firent les paysans, la bouche pleine—assis le long d'une grande table dont les pieds tenaient au sol de la cuisine, immuablement.

Billoret s'avança.

C'était un petit homme sec et nerveux à l'œil bon.

—Il parait que tu n'es pas bien, la Mirande ?... Tu aurais tort de te forcer au travail.... Rentre chez toi, ça vaudra mieux et n'aie pas peur pour ta journée, je te la paierai complète....

—Vous êtes un brave homme, père Billoret, mais je

vous remercie, j'irai jusqu'au bout... Tiennette se trompe... Ce n'est pas une maladie qui m'a arrêtée, ce matin... j'ai cru que je m'étais tordu le pied, voilà tout... A présent, c'est fini...

—A ton aise... toutefois, tu n'as pas la mine d'une femme bien portante et je ne veux pas que tu retournes charger des pommes, c'est trop dur. Tu iras relever le regain, c'est plus doux.

Et quelques minutes après, Albine repartait, le rateau sur l'épaule.

Le père Billoret l'avait dit: "C'était plus doux."

Aussi jusqu'à quatre heures, la jeune fille ne laissa échapper aucun signe de fatigue.

A ce moment le soleil commençait à descendre à l'horizon; les voitures étaient chargées lourdement; la moisson des regains était faite... Et le temps, qui était beau, permettait de les rentrer aux greniers en toute sécurité... Aussi le père Billoret était gai!

—Allons boire un coup, mes enfants, dit-il...

Albine venait la dernière de toutes, le dos un peu voûté, les lèvres serrées, trébuchant dans les ornières du chemin comme si le soleil l'eût rendue ivre.

Et elle murmurait:

—Ah! il était temps! Je n'avais plus de forces!

Des ouvriers, qui marchaient de chaque côté des chevaux, fourches ou rateaux en l'air, d'un pas allègre, entonnèrent un couplet, d'une voix forte:

Quand la femme s'en va t'au moulin.

Avec son sac de farine
Elle monta sur son âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne!
Elle monta sur son âne,
La femme,
Elle monta sur son âne...

Mais Billoret les interrompit:

—Au lieu de vos bêtises, dites donc plutôt à Albine de vous chanter une jolie chansonnette.... elle a un gosier le chardonneret.

—C'est ça! dit-on à la ronde, allons, Albine, une chanson? Egaye-toi un peu. Tu as l'air de traîner la savate, comme si tu portais cent livres sur les paules.

—Moi? dit Albine, effrayée.... Vous voulez que je chante? Ah! non par exemple!

—Tiens! qu'est-ce que tu y vois de si extraordinaire?

Albine passa la main sur son front.

Elle avait l'air égaré.

Évidemment un drame se passait dans son esprit.

Évidemment elle était obsédée d'angoisses terribles.

Et sans doute aussi qu'il fallait dissimuler ce drame, cacher ces angoisses, car elle s'exécuta.

Il y avait des larmes dans sa voix.... des larmes brûlantes dans ses yeux.... personne ne les voyait.

Lorsque j'étais fillette
Je m'disais tous les jours:
Hélas! hélas! mon tour
Viendra bien un jour.
Me voilà grande fille,
A quinze ans, personne!
Jamais je n'l'aurais cru...

J'ai z'une belle robe
Aussi de beaux jupons.
Je me coiffe à la mode
Avec des bonnets ronds.
J'ai un belle chaussure.
Je sais rire et danser,
Et malgré ma parure,
Je reste à marier...

Elle voulut continuer le troisième couplet, mais elle s'arrêta tout à coup... Elle ne pouvait plus parler... un sanglot lui étreignait la gorge.

—C'est un vrai rossignol que cette Albine, disaient les paysans... Eh bien, et la fin, voyons?

—La fin? dit la pauvre fille, je ne la sais plus; je l'ai oubliée... depuis si longtemps je n'ai pas chanté!

—Allons donc! allons donc! tâche de te souvenir!...

Albine s'était arrêtée. Elle se remit en marche.

Et d'une voix mourante:

Ah! vraiment, si je meurs...
Sans être mariée,
Je veux que sur ma tombe
Soit en lettre gravé:
"Un jeune fille est morte
A la longueur du temps,
Est morte fille et sage,
A défaut d'un amant!"

Le dernier vers s'éteignit dans un sanglot; et le sanglot fut étouffé par son mouchoir qu'elle mordit à pleines dents.

Et toujours les paysans ne voyaient rien.

La nuit tombait quand ils rentrèrent à la ferme.

Albine s'approcha de Billoret:

—Je n'en peux plus, dit-elle — en s'efforçant de sourire — et comme je n'ai pas faim, je ne souperai pas aux Trembles.... j'aime mieux aller me coucher tout de suite...

—Veux-tu que j'envoie prévenir le médecin de Recey?

—Oh! non, dit-elle, avec un geste d'épouvante, réprimé aussitôt, demain, il n'y paraîtra plus...

Elle quitta la ferme et s'en alla à travers champs; la nuit était tout à fait descendue. Une petite bise froide se leva et passant sur les arbres fit tournoyer des feuilles déjà desséchées.

Il n'y avait pas encore d'étoiles au ciel et là-bas, à l'occident, une large bande de pourpre rayait le ciel, comme une traînée sanglante, au-dessus des bois.

—Ah! que j'ai hâte d'être au lit, dit-elle, il me semble que je n'arriverai jamais...

Maintenant qu'elle était seule, dans la nuit, elle ne s'observait plus.... et son haleine sortait, stridente, de sa poitrine... comme un râle de détresse....

—C'est abominable ce que je souffre!

Elle marchait s'appuyant sur un bâton qu'elle avait ramassé au pied d'une haie.

Elle n'habitait pas le village, mais une petite maisonnette distante, de Recey, de deux ou trois cent mètres, sur la lisière du bois.

Elle était là, seule, sans parents.

Son père et sa mère étaient morts, lui laissant pour tous biens la maison, un jardin, un champ derrière le jardin. une vache, une chèvre et quelques poules.

— La suite au prochain numéro. —

LES SABOTS

CONTE DE NOËL

Quand vient le déclin de l'année,
Quand Noël, de retour avec
Son fagot, dans la cheminée
Fait pétarader le bois sec,
Le bon logis, la bonne flamme,
Les vents s'enrageant au dehors,
M'ont toujours ragaillard l'âme
Pour le bon air autant que le corps.

Le cep se tord pleurant sa sève ;
Dans de rouges embrasements
Les tisons rouillent... moi je rêve
Et poursuis cent petits romans,
Essaim d'or qui voltige et monte
Parmi la flamme des sarments.
Parfois mon roman n'est qu'un conte
Que je me conte à moi sans honte,
A moi seul ! L'homme est ainsi fait :
Jeune ou vieux, riche ou pauvre, il aime
Conter, et Robinson lui-même,
Lorsque Vendredi lui manquait
Robinson tout seul, dans son île,
Racontait de façon civile
Des contes à son perroquet.

En fait d'histoire j'en sais une
Dont l'héroïne aimable et brune,
Parisienne à l'œil coquet,
L'air d'un friquet sous un toquet,
Voulut... Ce début est honnête :
Pourtant quoique le fin du fin
Soit de commencer par la fin
Un volume sans pieds ni tête ;
Peut-être qu'en somme il vaut mieux
Conter comme nos bons aïeux,
Tout droit, à la bonne franquette.

A Paris donc, près du moulin
Broyant les cœurs au lieu de grain,
Dont les ailes à moitié fées,
Au gré d'un courant d'air malin
Ont fait se décoiffer en plein
Tant de fillettes mal coiffées,
Donc il y avait à Paris
Certaine brunette aux yeux gris,
Laquelle vivait, étant belle,
Du seul métier qu'elle eût appris...
C'est dire qu'elle était modèle.
Du seul ? Non ! Car dans certains cas,
Lorsque la pose n'allait pas,
En hiver, dans la saison dure,
Suzanne, mal payée, hélas !
Gagnait l'argent de ses repas
Avec des travaux de couture.
On sait toujours faire un ourlet
Ou chiffonner un ruban rose...
Quelquefois aussi rien n'allait,
Ni la couture ni la pose.
Par cet hiver fort inclement,
Il arriva précisément
Qu'à la suite du long chômage,
Un soir de Noël, quel dommage !
Le foyer froid, les doigts rougis,
La misère était au logis.
Suzon, sage comme une image
Et sentant des pleurs à ses yeux
(Car rien n'est triste et douloureux
Comme un Noël qui se présente
Sans souper et sans amoureux),
Soupira : — " Paris rit et chante,
Et réveillonner serait doux,
Mais qui dort soupe, endormons-nous ! "

Comme beaucoup d'autres, Suzanne,
Beau fruit brun que le gaz pâlit,
Restait quelque peu paysanne.
Avant que de gagner son lit,
Très ingénument idolâtre,
Elle voulut mettre dans l'âtre
Ses bottines, sans grand espoir,
En doutant même un peu, pour voir.

Hélas ! depuis une semaine
Suzanne trotte et se promène
Venant partout, d'un air confus,
Prier les gens, dire sa peine,
Et ne trouvant que des refus.
Or on use, la chose est sûre,
A courir Paris sa chaussure
Bien plus qu'à courir les vallons,
Et, quoique le pin de Norvège
Change, avec ses pavés oblongs
Rue et boulevard en salons,
Sans compter la boue et la neige,
Les bottines, comment dirai-je ?
Boitaient un peu des deux talons.

Suzon rougit à la pensée
De se savoir si mal chaussée :
— " Autrefois, pour aller au bois,
On me donnait, si j'ai mémoire,
Des petits sabots, et je crois
Les garder encor dans l'armoire.
Sans être précisément beaux,
Ils sont gentils comme sabots,
Reluisants, en fin cœur de frêne,
Et ces Messieurs du Paradis
Dans mes cadeaux comme jadis
Pourront me laisser leur étreinte.

Aussitôt dit, aussitôt fait !
Suzanne ouvre armoire et buffet ;
Intacts, claqués de cuir bleu tendre,
Les sabots y sont en effet.
Suzon les pose dans la cendre ;
Et maintenant du fond du ciel,
Le vieux Noël, le bon Noël,
Avec ses cadeaux peut descendre !
Là-dessus Suzanne se mit
Entre les draps, puis s'endormit.

Maintenant Suzanne voyage.
Il fait froid, elle est au village.
Au bout des champs un vitrail luit,
Tandis qu'en sa tour mal fermée,
Au lointain la cloche enrhumée
Sonne la messe de minuit.
On part, on se presse, on s'appelle ;
Comme il fait bon cheminer quand
Le froid rend le gazon craquant !
Puis on arrive à la chapelle.
L'autel s'illumine ; dessus,
Environné de paille fraîche,
Un enfant de cire, Jésus,
Tend les bras, couché dans sa crèche ;
Et graves, vernisés de neuf,
Entre le bon Joseph qui prie
Et la Sainte Vierge Marie,
Soufflent, soufflent l'âne et le bœuf.

Puis le lendemain, quelle joie
De retrouver, en se levant,
Dans ses sabots fêlés souvent
Les présents que Noël envoie !
Et Suzon rêvait qu'elle était,
Comme en son enfance première,
Couchée au fond d'une chaudière
Que le bon Noël visitait.

Embroillée encor dans son rêve,
Au petit jour Suzon se lève
Et court au foyer. Qui l'eût cru ?
Les sabots avaient disparu.
A leur place, sveltes, mutines,
D'un air de conquête, et debout
Sur des talons du meilleur goût,
Brillaient deux superbes bottines.
Cependant les cloches, en chœur,
Mille cloches sennaient Matines
Et Suzon pleura de bonheur.

Adieu Suzanne, et bonne chance !
N'as-tu pas, grâce au vieux Noël,
Le viatique essentiel :
Des bottines et l'espérance ?
Trotte dans Paris...

Moi je pense
Pouvoir finir mon conte ici.

Pourquoi se donner le souci
D'un dénouement, la Providence
Me servant tout fait celui-ci ?
Mais le miracle se fait rare,
Le Paradis s'en montre avare,
La Science nie, et pourtant
Il avait du bon... Je déclare
N'y plus croire en le regrettant.
Puisque, pourtant ! il nous faut vivre
Dans un siècle où même l'enfant,
Dès qu'il peut épeler un livre,
Se rit des vieux saints que défend
A grand-peine leur barbe en givre ;
Puisque Bébé, qui tête encor,
Mais déjà sage entre les sages
Sait que la niche est un décor,
Et que les bergers et les mages,
Les anges blancs, l'étoile d'or,
S'achètent au coin des passages ;
Vous aurez, oh ! j'en fais le vœu !
La vérité, mais toute entière,
Telle qu'on me la dit naguère.
Et tant pis si le conte bleu
Rêvé pour vous au coin du feu
Finit en idylle vulgaire !

Apprenez donc que l'autre jour,
M'en étant allé faire un tour
D'ateliers, vers cette avenue
Voisine du jardin Monceaux
Où se fabrique par monceaux,
La figure habillée et nue,
Chez le sculpteur... un nom en ki,
Un beau nom, en double consonné,
Enfin n'importe ! Quelqu'un sonne,
On ouvre et je vois entrer, qui ?
Devinez : Suzon en personne !

— " Comment ! on a donc hérité
Pour être ainsi belle et fringante ?
On arrive en carrosse, on gante
Du fin Suède ! En vérité,
Une reine est moins élégante !
— Mon bonheur, comme en un roman,
Dit Suzon, vient d'un talisman.
Car depuis un mois que je porte
Ces petits trotteurs feuilletés,
Les deux bottines que voici,
Sans effort tout m'a réussi.
Jamais le travail ne me manque,
Et bientôt je pourrai payer,
Si ça dure, en billets de banque,
Ma blanchisseuse et mon loyer.
Ecoutez : c'est à n'y pas croire... "
Et Suzanne, de bout en bout,
Allait recommencer l'histoire,
Qu'ivre de bonheur et de gloire,
Elle contait un peu partout,

Quand tout à coup, tournant la tête,
Elle aperçut, pendus au mur
Entre deux bouquets de blé mûr,
Ses sabots, et resta muette.
Soudainement Suzon comprit
(Ces créatures enfantines
Parfois ne manquent pas d'esprit)
La provenance des bottines.

— " Si je savais qui s'est permis ?...
— Sachez donc qu'un de mes amis...
— Je le hais !

— Attendons la suite :
Ayant ailleurs son atelier,
Plus personnellement habite
Rue... hum ! Lepic, dans l'escalier
Deux, près des toits.

— Sur mon palier !
— Votre palier ?

— Oui, bon apôtre !
— En ce cas un mur, peu disoret
Et fort mince, à ce qu'il paraît,
Sépare son logis du vôtre.

Or, — c'était pour Noël — un soir...
Vous rappelez-vous quel Décembre,

Quel brouillard triste et quel froid noir ?
 Cet ami resta dans sa chambre.
 Comme minuit allait sonner,
 A l'heure où les saints sont en route,
 Soudain, il s'ennuyait sans doute
 D'être seul à réveiller,
 Qui ! Soudain il lui vint l'idée,
 La cloison étant lésardée...
 — De regarder ?

— Non ! sur ce point,
 Je jure qu'il ne faillit point.
 Mais en appliquant son oreille
 Tout près, il entendit, pareille :
 A votre voix douce, une voix
 Qui demandait au vieux bonhomme
 Noël rien qu'un miracle comme
 Ceux à la mode d'autrefois ;
 Le souhait était humble en somme.
 Alors, profitant du moment
 Où Suzon rêvait sous la serge,
 — Telle avant le Prince Charmant
 Rêvait la Belle au bois dormant —
 Il fit faire, oh bien simplement !
 Le miracle par la concierge.

Toute surprise, le cœur gros,
 Et désormais sachant de reste
 Que ni bottines, ni sabots,
 N'avaient d'origine céleste :
 — "Ainsi donc Noël, c'était vous,
 Méchant ?... — Moi-même, je l'avoue
 Et demande grâce à genoux !"

Emue et le rose à la joue,
 Maintenant Suzanne rêvait.
 Ce bonhomme Noël avait,
 A la place de barbe blanche,
 Quelques frisons d'or en duvet,
 Vingt ans, l'œil doux et la voix franche.
 Tout de suite Suzon songea
 A l'aîmer, car la femme est fine.
 Lui, pour son compte, aimait déjà.

Les bottines, on le devine,
 Durèrent moins que leur amour,
 Puis les sabots eurent leur tour,
 Car le sculpteur avec sa mie
 Lein de Paris, quand vint le mois
 Qui fait lever l'herbe endormie
 Et rougir la fraise des bois,
 S'en a l'érent...

Mais je m'arrête
 Et vive Suzon ! Pour sa fête
 Noël mit dans son sabot, non
 Les trésors que rêve un poète,
 Mais l'amour d'un loyal garçon,
 Du bonheur toute une saison...
 C'est la grâce que je souhaite
 A de plus riches que Suzon !

PAUL ARENE.

HYGIENE PRATIQUE

EMPLOI DU PETROLE COMME CONTREPOISON.

Les ouvriers employés à la fabrication du blanc de céruse sont souvent incommodés par l'aspiration ou par la manipulation du plomb.

Plusieurs correctifs ont été expérimentés contre ces accidents. Le dernier et le plus simple consiste à se frotter les mains avec un peu de pétrole. Cette opération répétée trois fois par jour suffit pour conjurer tout danger d'empoisonnement.

Le pétrole nettoie la peau, enlève la poussière du plomb et empêche l'absorption. Il est probable que l'on obtiendrait un aussi bon résultat, si l'on employait ce remède dans les ateliers où les ouvriers travaillent avec des vases de plomb ou de mercure.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS

DEFINITION DES DIFFERENTS PROBLEMES

L'ANAGRAMME est un arrangement des lettres d'un mot, de telle sorte qu'elles forment un autre mot et un autre sens : l'anagramme du mot "vigneron" est "ivrogne."

La CHARADE est une sorte d'énigme où l'on doit deviner un mot, à l'aide de la signification de chacune de ses syllabes, présentant un sens complet, comme : "mon premier" (chien) "se sert de mon dernier" (dent) "pour manger mon entier" (chien-dent).

L'ENIGME est la description, en vers, d'une chose par les qualités qui lui conviennent, mais indiquées d'une manière ambiguë ou dans des termes qui semblent pou voir s'appliquer à une chose toute différente, de manière à rendre le mot véritable plus ou moins difficile à deviner.

Le LOGOGRIPE est une sorte d'énigme en vers consistant en un mot dont les lettres, diversement combinées, forment d'autres mots qu'il faut également deviner.

Le METAGRAMME est deux ou plusieurs mots ayant le même nombre de lettres et dont l'orthographe ne diffère que par une seule lettre, laquelle est placée au même endroit dans chaque mot, comme : "gazelle, gamelle."

No. 1.—ANAGRAMME.

Ce qu'est la vérité
 Que l'âme humaine adore
 En sa simple unité,
 Et ce qu'elle est encore
 Quand rien ne la décore
 En sa pure beauté.

No. 2.—CHARADE.

On chante mon premier,
 On sème mon dernier. [tier.
 Le beau sexe, par ton, feint d'avoir mon en-

No. 3.—ENIGME.

Je suis né prisonnier, petit et méprisable,
 Souvent de mes prisons on me délivre à ta- [ble ;
 J'engendre des enfants prisonniers comme [moi
 Et je porte le nom d'un roi. [moi
 Je ne suis point le dieu de l'île de Cythère
 Et cependant j'habite dans les cœurs.
 Un de mes logements a tué votre mère,
 Et vous causa bien des malheurs.

No. 4.—LOGOGRIPE.

Par quatre pieds j'entends, par trois je [réponds.

No. 5.—METAGRAMME.

Lecteurs, sur quatre pieds en changeant le [premier,
 Sans beaucoup de travail, on peut chez moi [trouver
 Roi, prison, garantie,
 Papier et maladie.

Nous donnerons les réponses de ces problèmes dans le numéro 3, et nous publierons les noms des personnes qui auront envoyé une solution juste. Les solutions doivent nous parvenir, au plus tard, le deuxième mardi qui suit chaque publication.

Adresser les solutions et les problèmes, au bureau du JOURNAL DES FAMILLES, rue Bonsecours Montréal.

LE PARFAIT CORDON BLEU

POTAGE AU VERMICELLE

Passez votre bouillon et mettez-le sur le feu ; lorsqu'il bouillera, vous y mettez votre vermicelle, de manière qu'il n'y soit pas en paquet ; vous le retirerez du feu, après qu'il aura bouilli une demi-heure, afin qu'il ne soit pas trop crevé, et que votre potage soit bien net ; prenez garde surtout qu'il ne soit épais. Une livre suffit pour huit ou dix personnes.

RECETTE FAMILIERE

BOULES A DETACHER LES STOFFES.

Faites une pâte avec : 32 grammes d'alcool, 64 grammes de savon blanc, 2 jaunes d'œuf, 16 grammes d'essence de térébenthine rectifiée, et une quantité suffisante de magnésie pour amener la pâte en boules.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE

• Entre bourgeois.
 — Figurez-vous que, ce matin, je me suis réveillé tout bête.
 — Et comment vous étiez-vous couché ?
 — Comme à l'ordinaire.

• Toto est incorrigible.
 Hier encore, Toto, qui a six ans, entendait sa mère qui disait :
 — Je perds tous mes cheveux.
 — Mais non, m'man intervient-il. Ils ne sont pas perdus. Je les ai vus tout à l'heure dans le tiroir.

• La leçon de Bébé.
 On le questionne :
 — D'où viennent les figues ?
 — R. Des figuiers.
 — Et les citrons ?
 — R. Des citronniers.
 — Et les dattes ?
 Bébé hésite, puis répond :
 — Des calendriers !

• Une vieille anecdote, toujours réeéditée.
 Sous la Restauration, Désaugiers, grenadier dans la garde nationale, étant de faction aux Tuileries, barre la route à un passant en lui disant :
 — On n'entre pas ici avec des chiens.
 — Oh ! n'ayez pas peur, lui dit le passant, mon chien n'a pas de fusil !
 — N'ayez pas peur non plus, répliqua Désaugiers, mon fusil n'a pas de chien.

• Le médecin-major du 201^e de ligne prescrit un bain de barèges à un soldat, et le fait conduire dans un établissement "ad hoc" par un sergent.
 Une heure se passe. Le sergent, étonné de ne pas entendre de bruit, pénètre dans le cabinet et trouve le malade devant la baignoire.
 Le niveau de l'eau a sensiblement baissé...
 — Ma foi, sergent, dit le pauvre Dumanet, f...ichez-moi dedans, si vous voulez, mais je ne peux en boire davantage !

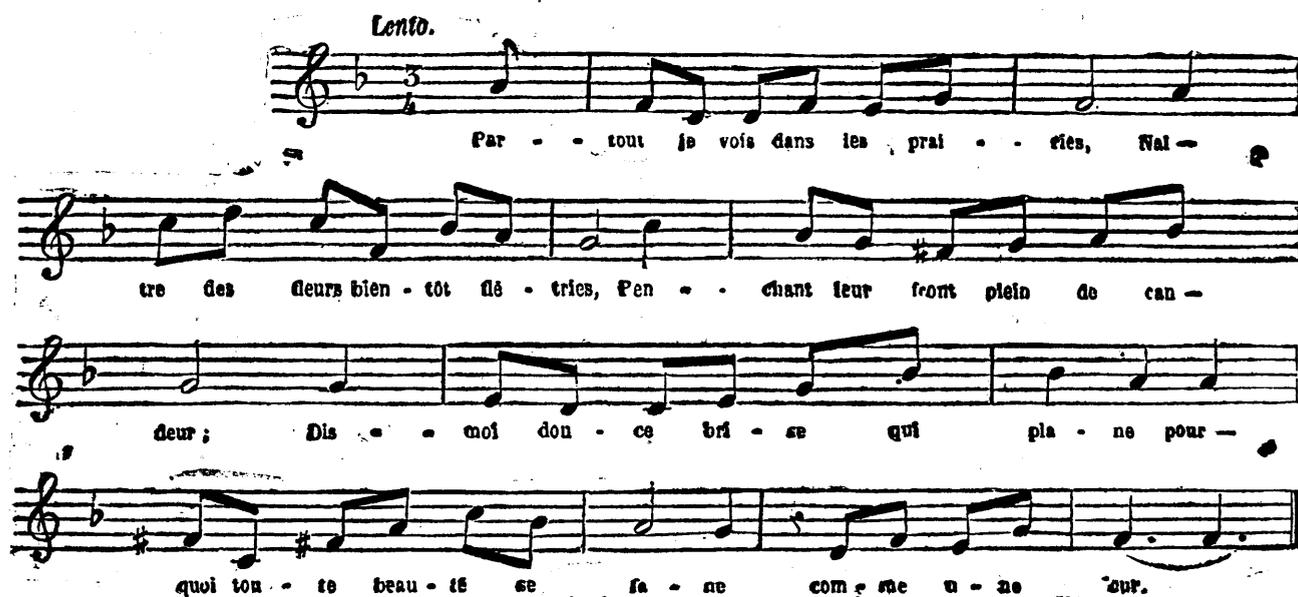
• Au Tribunal.
 Le président. — Comment, malheureux, vous avez volé la montre d'un passant, et vous prétendez ne l'avoir pas fait exprès ?
 L'accusé. — Blague dans le coin... Mon président, je voyais pas clair !... c'est son porte-monnaie que je cherchais !

Album Musical du Journal des Familles

POURQUOI ?

PAROLES DE CHANVIGNÉ, MUSIQUE DE AUGUSTE ANTOINE

Lento.



Par - - tout je vois dans les prai - - ries, Naî -
tre des fleurs bien - tôt dé - tries, Pen - - chant leur front plein de can -
deur ; Dis - - moi dou - ce bri - se qui pla - ne pour -
quoi tou - te beau - té se fa - ne com - me u - ne fleur.

Partout je vois dans les prairies
Naître des fleurs bientôt fleuries,
Pendant leur front plein de candeur ;
Dis-moi, douce brise qui plane,
Pourquoi toute beauté se fane,
Comme une fleur ?

La vie est faite de chimères,
Parmi des plaisirs éphémères
L'avenir naît toujours nouveau ;
Dis-moi, fauvette au chant frivole,
Dis-moi pourquoi l'espoir s'envole
Comme un oiseau ?

Plongeant dans l'onde murmurante,
Mon âme, ma pensée errante,
J'allais à l'ombre du berceau ;
Dis-moi, source, limpide glace,
Oh ! dis-moi pourquoi le temps passe
Comme un ruisseau ?